

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



POESIE.

SONNETS.

A MON PÈRE.

Lorsque je te regarde aujourd'hui, mon vieux père,
Avec tes cheveux blancs, ton front triste et rêveur,
Une larme aussitôt vient mouiller ma paupière :
La pitié, le chagrin s'emparent de mon cœur.

Hélas ! Elle n'est plus, la compagne si chère
Qui vivait de ta vie et faisait ton bonheur,
Et tu vas maintenant soucieux, solitaire,
En suivant un sentier qui n'a plus une fleur.

Après avoir tous deux bravé les flots, l'orage,
Vous étiez parvenus à la tranquille plage.....
Du bonheur d'ici-bas, Dieu mesure le temps.

Je comprends la pâleur dont se peint ton visage,
Mais les maux sont moins durs si quelqu'un les partage :
Mon vieux père, vois donc les pleurs que je répands.

M.

SERMENT.

Sous mes yeux, un vieillard qui parlait de sa mère
Répandait des larmes, un jour ;
Il disait : Pour mon cœur elle restera chère,
Je vis encor de son amour.

Près d'une croix brisée, à genoux sur la terre,
Souvent j'ai vu de mon séjour,
Des malheureux pleurant quelqu'un que la poussière
Avait appelé sans retour.

Dieu du ciel, tu le sais, un coup bien douloureux
M'assimile au vieillard que j'aime, que j'admire,
Et je trouve mon rang parmi ces malheureux ;

Je l'ai juré cent fois, je jure de nouveau :
Mère, ton souvenir restera frais et beau,
Dans les plis de mon cœur jusqu'à ce que j'expire.

M.

AIMEZ LE BON DIEU.

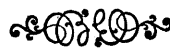
Mes enfants, dites-moi, lorsque les fils du riche,
Avec leurs beaux habits ont passé sous vos yeux,
N'avez-vous pas rougi, vous, sous votre habit chiche,
Et n'avez-vous pas dit : Si nous étions comme eux !
Consolez-vous, enfants, quel désir vous enflamme !
Les ornements du corps valent toujours si peu.
D'ornements précieux parez votre jeune âme,
Enfants, aimez bien le bon Dieu.

Au milieu des mépris dont chacun vous outrage,
En voyant les égards, les soins respectueux
Dont on entoure hélas ! tant d'autres de votre âge,
N'avez-vous jamais dit : Si nous étions comme eux !
Enfants, consolez-vous, les égards, les louanges
De ce monde insensé valent toujours si peu ;
Mais vous aurez pour vous l'amitié des beaux anges,
Si vous aimez bien le bon Dieu.

N'avez-vous pas jeté, dans vos rêves de gloire,
Sur les grands quelquefois, des regards envieux ?
Pour vous faire un beau nom, pour briller dans l'histoire,
N'avez-vous jamais dit : Si nous étions comme eux !
Ah ! qu'appellez-vous gloire ? un vain mot, un fantôme,
Qu'on atteint avec peine et qui dure si peu ;
Mais vous aurez un nom dans l'éternel royaume,
Si vous aimez bien le bon Dieu.

Vous cherchez le bonheur, vous le cherchez sans cesse,
Dieu lui-même en vos cœurs a mis ce doux penchant ;
Mais n'avez-vous pas cru qu'un amas de richesse
Pourrait vous procurer ce bonheur à l'instant ?
Tout bien sur cette terre est vil et périssable,
Il nous arrive tard, et surtout dure peu :
Voulez-vous posséder un bonheur pur et stable ?
Enfants, aimez bien le bon Dieu.

M.



FLEURS FANÉES.

Pour l'Album de La Minerve.—(Suite et Fin.)

En cette saison, les nuits sont courtes. L'obscurité disparaît sitôt après trois heures. Louise entendit, d'abord assez confusément, puis plus nettes, les notes claires d'un merle qui chantait une aubade, perché au faite d'un cerisier, tout près de la fenêtre. Dans le mélange de ses idées, qui participaient moitié du rêve, moitié du sommeil, elle entendit aussi un autre son cadencé, ni sourd ni strident, une sorte de râle, qui semblait partir du pied de son lit. Une sensation pénible, encore incomprise, lui pesait sur la poitrine, ainsi qu'au début d'un cauchemar. Bientôt, le merle se tut, et le son étrange, qui ressemblait de plus en plus à un souffle, se maintint seul au milieu du silence de la nuit. Une sueur rapide envahit tout le corps de la dormeuse, qui ne se rendait pas compte de se qui se passait, mais subissait l'étreinte nerveuse de l'approche d'un danger. L'oiseau lança deux nouvelles roulades, auxquelles répondirent cinq ou six grincements, comme ferait du fer passé avec rudesse sur la taille d'un morceau de verre. Louise se réveilla tout-à-fait, mais affaiblie par la détente du système nerveux ; elle fit à peine un mouvement et laissa retomber sa tête sur l'oreiller, en se demandant avec terreur ce que signifiait ce malaise inusité. Ses yeux, fermés à demi, lui laissaient voir entre les cils la fenêtre ouverte, un reste de crépuscule répandu dans la chambre et la porte entre-baillée qui communiquait avec l'autre appartement. Le souffle continuait de se faire entendre, mais cette fois plus distinctement, et toujours dans la direction du pied du lit. Bientôt elle sentit qu'un être quelconque était là et remuait. Une pamoison, occasionnée par la peur, s'empara d'elle. Elle poussa un soupir et sentit qu'elle s'évanouissait, mais cela n'eut pas lieu assez vite pour lui dérober la vision diabolique qui s'offrit à ses yeux. Du pied du lit se dressa lentement une tête d'homme, aux cheveux en broussailles, une face de monstre percée de yeux ardents et égarés qui se fixèrent dans la direction des siens. Elle n'en vit pas davantage et perdit connaissance, sans pousser un cri, sans remuer un muscle. On eut cru qu'elle était morte.

Combien de temps dura cette léthargie, je ne saurais le dire, mais Louise fut rappelée à la connaissance par le bruit d'une porte fermée violemment. Ses yeux ne rencontrèrent rien d'insolite, si ce n'est la porte de sa chambre ouverte, et le frolement de la soie et de la mousseline que son oreille entendait dans la chambre voisine, comme si l'on brassait et secouait avec vigueur les toilettes déposées en cet endroit. Une seconde de temps avait suffi pour voir et comprendre cela. Louise allait tenter de se lever et de bondir dehors par la fenêtre, lorsque la même figure reparut dans la porte portant une avalanche d'articles de toilettes, robes, châles,

voiles, rubans, fleurs et dentelles. Une secousse frénétique frappa à la fois la tête et les pieds de la malheureuse jeune fille, et s'étendit, rapide comme l'éclair, par tout son être. Le cœur se gonfla, battit deux fois à briser la poitrine, puis s'arrêta brusquement. L'homme se dégagna le bas du visage du flot de soiries qui le masquait, et comme il avançait toujours en poussant vers elle, Louise sentit redoubler l'épouvante immense qui la tenait clouée sur son lit. Jamais figure de démon ne fut représentée aussi terrible, aussi effrayante que l'était celle de ce fou furieux, car c'était bien lui, qui s'était échappé des mains de ses conducteurs. Le regard était farouche, la barbe grise, longue, sale, éparpillée, la bouche ouverte par une sorte de méchant rire muet qui mettait à nu de grosses dents blanches et serrées les unes contre les autres. La pauvre victime étendue sur sa couche sans mouvement, manifestait par la terreur empreinte dans ses yeux les sentiments indéfinissables qui remplissaient son âme. L'homme redressa sa haute taille, secoua ses bras chargés, et commença un ricannement qui devint bientôt un grognement mêlé de hoquets de colère et qui se termina par une série de grincements, rendus encore plus inhumains par les grands yeux qu'il dardait sur la jeune fille. Celle-ci, affolée et ne se rendant pas compte de l'étrange faiblesse qui l'avait saisie, voulut appeler à elle tous ses nerfs et se redresser contre le monstre. Hélas ! cette vigueur n'était plus dans son être, ou plutôt si elle régnait dans son esprit, elle n'était plus dans son corps. Elle chercha vainement, par un effort suprême, à se soulever,—pas un muscle ne bougea. « Paralytie ! » pensa-t-elle, « mon Dieu, sauvez-moi, faites-moi mourir ! »

Le fou la regardait toujours de la même manière. Soudain, il prit une résolution. En deux pas, il fut auprès du lit et se débarrassa d'un coup de tout ce qu'il portait dans ses bras. Louise s'en trouvait couverte des pieds à la tête. Le fou regagna en toute hâte la chambre voisine, reparut avec un autre amas de hardes qu'il déposa sur le plancher, puis, rapidement, il repoussa la porte, plaça le verrou, et se retournant vers le lit, il bouscula d'un revers de main les objets qui couvraient la figure de Louise pétrifiée, et se remit à rire avec convulsion, tantôt râlant, tantôt grimaçant d'une manière ignoble—enfin donnant le spectacle de la sauvagerie la plus complète.

En ce moment on frappa à la porte, et une voix de femme appela mademoiselle Dauzier.

Le fou jeta un regard vers la porte, parut hésiter un instant, puis descendit par la fenêtre où était placée l'échelle qui lui avait servi à s'introduire.

Une sensation de chaleur brûlante que Louise éprouva derrière les oreilles, lui fit comprendre

qu'une réaction s'opérait et que la détente des nerfs amènerait bientôt la vie, le mouvement, le salut.

La voix de la porte s'adressait maintenant à une personne placée dans l'autre chambre.

Le sang revenait aux tempes, le cœur battait à petits coups et inégaux. Louise se sentait capable de remuer la tête et les mains.

—Je n'y comprends rien, disait la voix derrière la porte, elle a enlevé toutes les toilettes, les couvertures du lit sont roulées et jetées par terre,—cette porte est fermée.....

—Allons prévenir madame Dauzier, proposa l'autre voix.

Et le silence se rétablit.

Louise rassembla ses forces, et tenta de se lever. Elle y réussit assez bien, mais une raideur aux jointures la tenait debout comme plantée dans le plancher. Elle n'avait que trois pas à faire pour atteindre la porte. Ces trois pas pouvaient lui prendre cinq minutes, et d'ailleurs, la pauvre enfant avait dans la tête des éblouissements qui ne lui permettaient point de se diriger en ligne droite vers le but où tendaient tous ses efforts.

Il faisait grand soleil; une horloge voisine sonna sept heures. La noce était pour huit, ce qui, dans nos campagnes, n'est pas regardé comme trop tôt pour une semblable cérémonie.

Un cri d'effroi retentit tout-à-coup dans le jardin, et avant que Louise eut eu le temps de chercher à s'en rendre compte, au milieu de ses idées qui se perdaient et se mêlaient étrangement, le fou entra d'un saut, par la fenêtre, avec l'allure d'une bête féroce poursuivie, qui se retranche pour engager le combat. A cette vue, tout symptôme de paralysie disparut, mais une agitation nerveuse excessive y succéda sans tarder, si bien qu'à voir la malheureuse fiancée se débattre à outrance, grincer des dents et rouler des yeux éperdus dans toutes les directions, elle semblait chercher à copier le maniaque dont la repoussante apparition venait de se porter ce dernier coup.

Je ne prolongerai pas un récit fatigant pour tous, bornons-nous à dire que la rage dont le fou était épris avait besoin d'une victime et que son premier mouvement fut de saisir la main de Louise étendue de son côté comme par un instinct de défense. La malheureuse s'était affaissée sur le plancher et subissait toujours la crise nerveuse qui s'était emparé d'elle. Les objets n'avaient déjà plus aucun sens pour elle, lorsqu'une vive douleur provoqua un brusque changement. Le fou venait de lui broyer la main avec ses dents. Alors, cédant à une impulsion que je ne puis expliquer, elle se dressa d'un bond sur ses pieds et attaqua avec la furie d'une tigresse le monstre qui la torturait. On devine que la lutte ne fut pas longue—en quelques instants, la pauvre victime rouée de coups et perdant de nouveau connaissance, tomba comme une masse inerte. L'insensé la porta sur son lit, jeta par-dessus elle les toilettes qu'il avait amassées, et avisant une boîte

pleine d'allumettes, il les fit flamber toutes et alluma ce bucher.

Le lecteur comprend qu'il m'est impossible de retracer cette scène aussi rapidement qu'elle s'est accomplie. Il fallait que ce fut bien rapide en effet, car une douzaine de personnes, prévenues par le cri du domestique que nous avons entendu, n'avaient eu que le temps de graver l'escalier, de traverser un corridor et la première chambre à coucher. Ernest, qui arrivait juste au moment où l'alarme fut donnée, avait dépassé tout le monde, et toucha le premier à la porte verrouillée qu'il fit sauter d'un coup de pied.

—Eteignez le feu! commanda-t-il, en s'élançant sur le fou qu'il frappa assez adroitement pour le renverser.

* * *

La suite de mon histoire sera courte.

Quand on eut éteint les flammes, attaché le fou, et qu'on voulut s'assurer si Louise était vivante ou morte, on s'aperçut que ses cheveux étaient devenus tout-à-fait blancs, qu'elle ne parlait point, mais que son gosier imitait les coups du timbre de l'horloge qui avait sonné sept heures, dong, dong, dong, et que la pauvre enfant avait perdu la raison.

Cela s'est passé il y a déjà assez longtemps. Louise n'a pas recouvré la raison. Sa mère en est morte de chagrin. Son père passe le reste de sa vie à la veiller et à la faire surveiller. Sa folie est douce, atone, sans mouvement. Les gens du village qui l'aimaient tant et qui se rappellent combien était gaie la demeure du bon M. Dauzier, les plaignent sincèrement et montrent aux étrangers le lieu où règne cette grande infortune, ils disent: « c'est la maison triste, » et ces deux mots valent toute une narration.

Si vous visitez jamais la ville d'Ottawa, l'on vous montrera, travaillant avec les journaliers, dans l'une des vastes scieries que renferme ce lieu, un homme de belle taille, aux allures excentriques que ses camarades nomment l'*Ecarté*. Parlez-lui, il vous étonnera par la correction de son langage, ses manières soignées et la douceur naïve de sa physionomie. L'œil a parfois des reflets singuliers. Vous demandez autour de vous pourquoi cette homme n'occupe point la place qui semble lui appartenir dans la société, et l'on vous répond:

—Ah! voyez-vous, c'est un ivrogne.

Et vous passez outre, en le plaignant.

Cet homme, c'est Ernest Maillefer, le plus beau garçon de Québec en son temps, le mieux doué de tous ses confrères au barreau, le plus aimable des compagnons, celui dont la carrière s'était ouverte si brillante et qui promettait tant. Le désespoir l'a rendu à demi insensé, la honte l'a chassé ensuite du cercle où il vivait, puis l'isolement l'a mené à l'ivrognerie.

10 février 1873.

CHARLES AMEAU.



LE VOYAGEUR.

(Suite.)

II

Quinze jours après, Joseph Jean et Grignon, accompagnés de Pitri et d'Horace, les deux fils de Michel à Pierre, après avoir fait leurs adieux à leurs familles, laissaient Roxton-Pond et descendaient, à travers les bois, par la route de pied qui conduisait au Grand-MasKa (st. Hyacinthe).

Il était neuf heures du matin.

Le temps était froid et sec, et une légère couche de neige, tombée durant la nuit, couvrait partout le sentier.

Les quatre hommes, portant chacun ses hardes et ses provisions de voyage sur l'épaule, dans un petit sac passé au bout d'un bâton, marchaient allègrement, en causant des chances de leur expédition.

A cause des détours qu'ils devaient faire, ils avaient au moins huit lieues pour se rendre au Grand-MasKa, où ils comptaient arriver sur les six heures du soir.

A deux heures ils atteignirent le village de St. Pie, qui se trouvait sur leur route.

Ils entrèrent dans une petite auberge pour se reposer un peu et manger un morceau.

Pendant qu'ils prenaient tranquillement leur repas sur un banc, près de l'immense poêle à deux ponts qui occupait le centre de la salle, la porte s'ouvrit brusquement pour livrer passage à un nouvel arrivant.

C'était un homme de six pieds, gros et carré en proportion.

Il portait un habillement complet en étoffe du pays, et ses reins étaient serrés par la traditionnelle ceinture fléchée du voyageur canadien. Sa barbe noire, à tous crins et ses cheveux de même couleur, plantés dru et un peu crépus, donnaient à sa physionomie un air dur et même féroce.

Il entra sans cérémonie, déposa son sac et son bâton dans un coin et demanda un verre de rhum, avec l'accent d'un homme accoutumé à se faire obéir.

—Ah! ah! du monde *des hauts*, dit-il en avisant nos quatre voyageurs; bonjour, ces m'sieus! Ma'm Friquet! cinq verres de rhum, puisqu'il y a des amis; c'est moi qui régale; et vous, mes vieux, j'espère que vous ne me ferez pas celle de me brûler la politesse.

—Ça n'est pas de refus, dit Grignon, qui avait déjà voyagé et qui connaissait les usages; d'autant plus que le pain n'est pas mou comme du pain bénit.

—Et où donc que vous allez, comme ça, mes vieux? dit l'homme, après que les verres furent vides.

—Dam! pas mâl loin; on se rend à Bytown.

—Pas possible! Dans ce cas là, nous allons faire route ensemble. Avez-vous un bourgeois?

—Pas encore; mais il paraît que l'ouvrage ne manque pas.

—C'est égal; c'est toujours mieux d'avoir son homme d'avance. Voulez-vous travailler pour mon boss?

—Qui ça? vot'boss.

Un homme propre; je vous en réponds, aussi vrai que je m'appelle William Lafarge; ça n'est pas trop dur au pauvre monde, et ça paye comme un anglais. Tel que vous me voyez, je suis un de ses *foreman*: et les bons hommes sont bien traités. M'amFriquet me connaît pour un homme qui ne ment pas.

—Je ne dis pas non, dit Grignon; seulement, il faut que j'en parle avec mes amis et qu'on voye les prix. Et puis, si nous faisons la route ensemble, il y aura toujours moyen de s'arranger.

—A votre aise, dit Lafarge; pensez-y; j'aime les gens qui soignent leurs affaires et qui ne brodent pas leur nom sur un papier, sans voir ce qu'il y a au-dessus.

Une demi-heure après, les cinq hommes reprirent ensemble le chemin du Grand-MasKa, où ils arrivèrent sur les sept heures et où ils couchèrent.

Bref, huit jours après, nos quatre amis entraient dans la petite ville de Bytown, toujours sous la conduite de Lafarge, lequel, en route, les avaient bien et dûment engagés au service de son bourgeois, Jeremiah, John, James Fusting, à raison de douze piastres par mois; ce qui faisait dire à Grignon qu'il n'y a rien comme un marché fait en marchant.

Que voulez-vous, Grignon passait pour un homme spirituel; il fallait bien qu'il fit honneur à sa réputation.

Du reste, Lafarge avait été parfait à l'égard de ses recrues; et, pendant le voyage, sa présence leur avait souvent épargné de sérieux embarras.

Lafarge les conduisit dans une auberge de la rue Rideau, où, à leur entrée, ils trouvèrent une nombreuse compagnie.

Il était sept heures du soir, et nos gens avaient faim.

Lafarge, après avoir salué l'honnête assistance, s'approcha de l'hôte qu'il semblait connaître depuis longtemps, et demanda à souper pour cinq.

—Le souper n'est pas encore fini, dit l'hôte, passez dans la salle, vous trouverez tout ce qu'il faut.

Lafarge et ses quatre compagnons pénétrèrent dans la salle à manger, qui n'était séparée de la chambre d'entrée que par une porte vitrée, ornée d'un rideau rouge un peu fané.

Après le souper, qui ne fut pas long, mais consciencieusement englouti, nos cinq amis revinrent dans la chambre d'entrée où ils s'établirent sur les bancs, au milieu des groupes, pour fumer leurs pipes.

Une épaisse fumée de tabas qui remplissait toute la salle, et la chaleur d'un gros poêle auraient suffi pour semer une profonde perturbation dans des estomacs moins robustes et moins aguerris que ceux de nos voyageurs.

Sur deux ou trois tables des groupes bruyants jouaient aux cartés, aux dés, ou à d'autres jeux de hasard.

L'enjeu de la partie, dans tous les cas, était une *traite*, payée par le perdant.

Dans un coin, à cheval sur un banc en chêne, deux voyageurs tiraient au poignet. Immobiles depuis cinq minutes, les deux lutteurs faisaient, chacun de son côté, des efforts surhumains, pour se renverser. Les nerfs, violemment tendus, craquaient, pendant que deux groupes faisaient des gageures sur le résultat impatientement attendu.

A la fin, l'un des hommes donna un léger signe de faiblesse. Ceux qui avaient parié pour lui devinrent pâles; un murmure approbateur partit de l'autre groupe :

—Tiens bon, Michel, tu l'as!

—Force, force; disait-on, de l'autre côté, il ne l'a pas encore.

Michel fit un suprême effort. Le poignet de son adversaire craqua et vint s'abattre avec un bruit sec sur la planche du banc. On respira d'un côté; de l'autre on soupira. Puis, des hourrahs, poussés par vingt poitrines vigoureuses, proclamèrent le résultat de la lutte. Michel se leva tout radieux, pendant que son adversaire, l'oreille basse, conduisit les parieurs vers le comptoir où la *traite* fut bue avec enthousiasme.

Ce n'était pas la première: les esprits étaient échauffés.

Le nommé Michel,—un gaillard de six pieds, charpenté comme un Hercule—ne se souciait pas de cacher la satisfaction que lui causait sa victoire. Les bras relevés au-dessus des coudes, montrant ses muscles durs et saillants, il promenait sur la foule un regard triomphant. Puis, dans un moment d'enthousiasme, après avoir vidé son verre, il asséna sur le comptoir un coup de poing formidable qui fit trembler et tinter toutes les verreries de la buvette.

—C'est moi qui suis le coq, s'écria-t-il; et il n'y en a pas pour moi dans tous les chantiers. S'il y en a un ici, qu'il se présente! Il trouvera à qui parler.

Ce défi resta quelquetemps sans réponse.

Cependant dans le coin de la salle où s'étaient établis nos amis, Grignon semblait activement engagé auprès de Pitre. Il le tirait par le bras.

—Viens donc, fou, lui disait-il; je gage que tu es meilleur que lui. Essaie toujours; pour une jeunesse, il n'y a pas d'affront, si on ne bat pas du premier coup.

Pitre se défendait de son mieux, et voulait s'éclipser. Mais déjà les regards avaient été attirés de ce côté, et un groupe se forma autour d'eux.

—De quoi, de quoi? disait-on, de toutes parts; est-ce un tireur?

—Ce n'est pas une mauvaise jeunesse, dit Grignon, et s'il voulait, mes amis, je crois qu'il pourrait donner du fil à retordre à l'autre.

—Ça! dit Michel qui s'était approché à son tour, ça! Est-ce que vous croyez que je tire avec les

enfants? Plus souvent il tourna le dos d'un air dédaigneux, et allait s'éloigner majestueusement, lorsque des récriminations unanimes se firent entendre.

—Essayez! essayez! Avance, le *nouveau*; il faut que tu tires avec Michel. Attendez! ça ne peut pas finir comme ça!

—Puisque vous y tenez, dit Michel, ce sera vite fait; avance, jeunesse, que je te sèvre, une fois pour toutes; mais par exemple, le perdant paiera une ronde double à tout le monde; ça y est-il?

—Je la tiens pour Pitre, dit Grignon.

Aux yeux de tous, la lutte était évidemment disproportionnée. Pitre n'avait que dix-neuf ans. Il était loin d'être grand et ses membres étaient plutôt grêles que robustes. Aussi, Michel s'assit-il avec un sourire narquois sur le banc qui venait d'être le théâtre de son premier triomphe.

—Préparez les verres, dit-il, ça va être fait dans un crac!

Cependant, Pitre, poussé par Grignon, s'était approché du banc et avait pris place en face de Michel.

Les deux mains s'étreignirent. Celle de Pitre était presque complètement perdue dans la patte velue de Michel et l'avant-bras de ce dernier avait au moins trois bons pouces de plus long que celui de son adversaire.

—Y êtes-vous? dit Grignon; alors, je compte: un, deux, trois!

Les muscles se tendirent, les os craquèrent; mais Pitre demeura immobile. Un frisson parcourut la foule et Michel sentit une chaleur lui passer sous les cheveux.

Les deux lutteurs s'étreignirent en silence, pendant une douzaine de secondes qui parurent autant d'heures.

Personne ne soufflait; on aurait entendu voler une mouche.

A la fin, un léger mouvement se fit, et le poignet de Michel se mit à incliner sensiblement vers la droite.

Ses yeux devinrent blancs.

Pas un muscle de la figure de Pitre n'avait bronché.

Tout-à-coup, cependant, on le vit rougir un peu, comme s'il eût fait un effort. Au même moment, le robuste poing de Michel vint s'abattre avec un bruit sourd sur le banc de chêne. Pitre était vainqueur.

Il y eut un immense cri dans toute la salle:

—Hourrah! pour le nouveau; Michel a perdu! Ce dernier était atterré.

—Attendez un peu, dit-il; j'ai ce bras-là fatigué. Ce n'est pas du peu; prenons l'autre main.

—C'est juste, dit un des amis de Michel, prenez la main gauche.

Pitre ne dit pas un mot. Il se remit en position et présenta sa main gauche. Au moment où Michel allait l'étreindre, cependant, il retira sa main:

—Ce n'est pas juste, dit-il.

—Comment! cria Michel, il a peur, il refuse! Et tous les assistants de crier la même chose.

NAPOLÉON LEGENDRE.

(A CONTINUER.)

LES MESAVENTURES D'UN LORD ANGLAIS EN CANADA.

(Suite.)

—Ah! *by God!* vous envelopper moi par-derrière!... vous mettre vous trois contre moi! vous étiez des brigands... A la garde! à la garde! à l'assassin!...

L'Anglais continuait de donner des coups à la patrouille, tout en appelant la garde; ce n'est pas sans peine que l'on se rend maître de lui et qu'on lui fait comprendre que c'est la garde qui l'arrête. Alors Boulingrog s'écrie :

—Si vous êtes le garde, pourquoi arrête-vous moi?...

—Pourquoi êtes-vous immobile à deux heures du matin devant une porte respectable? répond l'un d'eux.

—Parce que cela plaisait à moi.

—Eh bien! ça ne nous plaît pas, à nous; et vous allez nous suivre à la station.

—Je voulais pas aller du tout à la station; je voulais rester là.

—Vous ne resterez pas là et vous nous suivrez.

—Est-ce que par hasard vous prenez lord Boulingrog pour un voleur?

—Je ne sais pas si vous êtes lord Boulingrog ou autre chose; nous avons ici des gaillards qui contrefont parfaitement les Anglais. D'ailleurs, vous avez donné des coups de poing à la force publique et cela ne peut pas se passer ainsi. Marchons!

—Je voulais pas marcher... A la garde!... on violentait moi!

Le chef ne répond à l'Anglais qu'en le forçant un peu rudement de marcher. Lord Boulingrog est furieux; mais il faut qu'il cède. Il arrive au corps-de-garde dans un état d'exaspération difficile à décrire. Il souffle, il crie et ne peut trouver les mots pour se faire comprendre. Pendant que le chef fait son rapport, le gros Anglais, pour tâcher de se remettre un peu, s'assoit sur un baril à farine plus ou moins bien foncé dans l'espérance de s'y reposer; mais le poids de lord Boulingrog est trop lourd pour le couvercle; Il crève, et le malheureux étranger enfonce dans le quart, ayant bientôt la tête au niveau des genoux.

On ne peut résister à l'envie de rire que donne la position de l'Anglais. Et chacun s'en donne à cœur joie, et la colère de lord Boulingrog redouble en voyant tout le monde rire autour de lui. Il fait de vains efforts pour se retirer en s'écriant :

—C'était affreux! c'était épouvantable! arrêtaient le étranger et le mettait en prison dans un tonneau!... *I am very angry* contre vous... aidez-moi à sortir un petit peu, que je boxe vous.

Et en effet, un aide, ayant pitié de l'Anglais, parvient à le remettre sur ses jambes; mais aussitôt lord Boulingrog recommence à donner des coups de poing autour de lui; on se décide alors à le mettre au cachot où on le laisse passer la nuit.

Après avoir longtemps crié, tempêté, après avoir donné quelques coups sur la muraille, lord Boulingrog finit par s'endormir. C'était le parti le plus sage; mais ce ne sont pas toujours ces partis-là que que l'on prend d'abord.

Le sommeil, c'est le temps; il calme, il adoucit les peines. En s'éveillant, lord Boulingrog fut un peu honteux de se trouver au violon; il sentit qu'il avait eu tort de vouloir boxer avec la patrouille, et lorsque l'officier du poste lui demanda ses papiers, il les lui présenta d'un air fort soumis.

Le magistrat en reconnaissant dans le boxeur de la veille un officier des gardes lui pardonna ses emportements de la veille et on le laissa libre, après lui avoir fait promettre toutefois qu'il ne resterait plus, passé minuit, en admiration devant les portes.

L'Anglais a bientôt oublié sa nuit au violon; des aventures de la veille il n'a gardé qu'un souvenir, c'est celui de la dame qu'il a sauvée. Ce souvenir est un peu vague, puisque cette dame ne l'a remercié que de loin et lui a presque fermé la porte sur le nez; mais pour un esprit romanesque, le vague a bien son mérite. Lorsqu'on n'a vu d'une femme que sa taille, lorsqu'on ne connaît d'elle que sa légèreté à courir, on peut aisément joindre à cela une figure angélique, une voix touchante, et ces grâces qui subjuguent, qui captivent tous les cœurs. Quant on se berce d'illusions, on est libre de les pousser très loin. Le positif a souvent moins de charmes, car il ne laisse plus rien à faire à l'imagination.

En sortant du corps-de-garde, lord Boulingrog se dirige donc vers la rue où lui est arrivée son aventure nocturne. Il ne lui est pas difficile de reconnaître la maison dans laquelle est entrée son inconnue; il avait eu le temps la veille de compter les étages, les fenêtres, et jusqu'aux bornes qui la touchaient.

La porte était ouverte; l'Anglais entre et rencontre un français employé de la maison et lui parle avec cette assurance d'un homme qui a de l'or plein ses poches; il n'y a rien de tel pour donner de l'aplomb.

Mais par un hasard fort rare, le français se trouvait être un ancien soldat, brave militaire, qui avait voué une haine profonde aux Anglais depuis que Napoléon était mort à Sainte-Hélène.

Aux premières paroles de lord Boulingrog, M. Bataillord, c'était le nom, reconnu à qui il avait affaire; il fit aussitôt une grimace très prononcée, passa sa main gauche sur sa moustache; vous savez que tout le monde en porte maintenant.

—Monsieur le Suisse, dit lord Boulingrog en faisant quelques pas à l'entrée et qui se rappelait ses dernières visites dans les loges des concierges à Paris.

—Je ne suis point Suisse! répond le vieux Ba-

taillard d'un air presque courroucé, je suis Français et je m'en fais gloire !

—Je ne voulais pas empêcher vous d'être Français, certainement... Quand je disais suisse... c'est que je voulais dire...

—Il me semble pourtant que je n'ai pas l'air d'un Suisse ! ni d'un concierge.

—Oh... vous, pas du tout Helvétique... je comprenais bien ; mais quand je nommais vous suisse, c'est que j'avais voulu dire...

—Est-ce que j'ai l'accent étranger?... Est-ce que vous m'avez vu manger de la choucroute, par hasard ?

—De la choucroute... je connaissais pas du tout ce pays là... mais quand je appelais vous suisse, c'était seulement pour exprimer... pour questionner...

—Au fait, qu'est-ce que vous voulez ? Qui demandez-vous dans la maison ?

—C'est ce que j'aurais déjà dit, si vous il avait laissé expliquer moi. Je venais ici pour savoir... pour connaître... pour faire connaissance...

Tout en disant ces mots, lord Boulingrog tirait de sa poche une pièce d'or qu'il mettait sur la table du passage ; celui-ci ne poussa pas sa haine contre les Anglais jusqu'à détester leurs guinées ; il pensait, au contraire, qu'il vaut mieux prendre l'argent de ses ennemis que celui de ses amis.

—Hier soir, reprend lord Boulingrog, il était fort tard... je avais défendu une dame qui habitait cette maison... je avais boxé contre deux insolents qui l'insultaient... la dame avait couru frapper bien vite... puis avait refermé son porte sur mon nez... en me criant beaucoup de jolies choses... Je voulais savoir qui était cette personne, dont le charmante tournure me trottait toujours dans le tête, et faisait soupirer moi comme un étouffement.

—Ah ! oui... hier au soir... il était minuit bien passé quand elle est rentrée... je sais qui vous voulez dire... je sais qui c'est !...

Et se frottait les mains, il sourait malignement à notre homme.

—C'était une jeune femme bien jolie, n'est-ce pas ?

—Jeune... oui... Oh ! elle est jeune... jolie... mais j'ai entendu dire qu'elle était superbe... dans son genre.

—Superbe !... Oh ! *By God !* ... je le aurais parié... Et qu'est-ce que faisait cette dame ? avait-elle un père... une famille...

—Elle demeure seule et ne reçoit personne... il est vrai aussi que personne ne vient la voir... Sa plus grande occupation dans la journée, c'est de chanter... il paraît qu'elle aime beaucoup le chant et la musique...

—Elle aime le chant... c'est une musicienne alors ? elle avait sans doute chez elle un instrument ?

—Je n'en ai pas vu... Ah ! si, attendez donc... elle a une espèce de petite guitare dont elle pince les cordes bien gentiment, et, lorsqu'elle chante, elle s'accompagne avec cela...

—Une petite guitare... je comprenais, *verywell*, elle aime la musique mélodieuse.. moi aussi je aimais très fort le musique... Et à quel étage loge cette dame ?

—Ses fenêtres sont au troisième... les deux dernières à gauche contre l'hôtel qui est à côté...

—Ah !... vous avez un hôtel à côté...

—Sans doute.

—Est-il confortable ?

—Qu'est-ce que vous dites ?

—Je demande à vous si l'hôtel voisin est confortable... je entendais par là s'il était... confortable.

—Ah ! très-bien... Si vous vouliez parler français, ça me serait plus commode...

Lord Boulingrog met une seconde pièce d'or sur la table, afin de se faire mieux comprendre ; puis il reprend :

—C'est égal... je me trouve bien satisfait... Ah ! et le nom de cette milady... *If you please ?*

—Le nom de la milady du troisième ?

—Yes.

—Celle qui chante toute la journée ?

—Yes.

—D'abord je ne vous ai pas dit que c'était une milady...

—C'est égal... je supplie vous de dire à moi son nom.

—Dame !... c'est peut-être une indiscretion de ma part.

Lord Boulingrog tire une troisième pièce de son gousset et la met encore sur la table.

—Elle se nomme madame Chika, s'écrie le français en se pinçant les lèvres avec intention.

—Lady Chique ?...

—Madame Chika.

—Chiquette ?

—Je ne vous dis pas Chiquette, je vous dis Chika.

—Bien, très-bien, mon bon ami, je suis très content... je suis bien satisfait de vos renseignements... je reverrai vous... *Farewell*.

Et l'Anglais sort de la maison, tandis que l'ancien troupier murmure entre ses dents :

—Va, mon gros goddem ! je t'en ai donné pour ton argent.

Le premier soin de lord Boulingrog en sortant de la maison de son inconnue est d'entrer dans l'hôtel voisin et de dire à la maîtresse de la maison :

—Madame, je voulais loger chez vous...

—C'est très-facile, milord.

—Je voulais loger au troisième étage.

—Les appartements sont bien plus beaux au premier, milord.

—Je vous dis que je voulais loger au troisième ; je paierai comme si je étais au premier.

—Oh ! c'est différent, milord est libre.

—Je voulais loger sur le devant — dans le logement qui touche le maison à gauche.

—L'appartement au troisième à gauche ; il est pris, milord, il est occupé par un de vos compatriotes.

—Vous mettez le compatriote dans ce que vous voudrez, mais je voulais absolument avoir son logement...

—Mais, milord, cependant...

—Je paierai tout ce que vous demanderez à moi...

—Allons, allons, cela pourra s'arranger... je trouverai un prétexte pour l'autre Anglais.

(A CONTINUER.)

LES FRERES TENEBRES.

(Suite.)

—Laisse-moi te dire, poursuivit Bobby. On ne parle que de nous ici, et dès que nous aurons accompli notre besogne, il faudra décamper. Ils savent tout ! On m'a raconté notre histoire de Paris comme une légende. La quête chez l'archevêque a un succès fou. Et le missel lui-même... Mais c'est l'affaire du missel que je veux te rapporter. Le marquis donnait le bras à sa mère, quand il ramassa le missel. Son intention était de me le rendre, mais le missel était tombé de façon si malheureuse que le ressort du secret avait joué. Rien n'était brisé : seulement, le geste qu'on fait pour ouvrir un livre ordinaire suffisait à relever la surtranche d'acier. Le marquis fit ce mouvement, peut-être par hasard, et les deux bank-notes de cinquante mille livres lui sautèrent aux yeux. Il sait l'anglais, et tu avais pris soin de lui apprendre, quelques minutes auparavant, l'histoire du père de Lénor, qu'il aimait déjà, sans lui avoir parlé jamais...

Je me souviens !... murmura William. Il eut le front de me demander des renseignements sur les rémérés de plein droit !... sous prétexte d'un bien que son aîné possède à Debreczin...

—Quand il te demanda les renseignements, son plan était conçu, reprit Bobby. C'est un joli garçon, et je ne regretterai pas la balle qui lui cassera la tête.

William prit dans sa houpelande une bouteille plate et carrée, qui contenait de l'eau-de-vie. Il but un large coup.

Depuis cette affaire-là, dit-il, nous n'avons pas pu nous relever ! Nous avons manqué tous nos coups à Londres, à Berlin, à Vienne... C'est lui qui nous porte malheur !

Il passa la bouteille à Bobby, qui but et répéta :

—C'est lui qui nous porte malheur !

—Quand nous devrions le tuer pour son sang seulement, il faut qu'il meure !

—Il faut qu'il meure ! répéta encore Bobby. J'ai tous les renseignements nécessaires. A Szeggedin, on ne s'occupe que de lui, à cause de l'histoire du missel, qui tourne toutes les têtes. Il est à Chandor : il chasse, il pêche, il soupire à la lune de miel. Demain, il y a justement grande chasse...

—Nous en serons ! gronda William.

—Nous en serons. Il faudra être debout de bonne heure : allons-nous coucher, vieux William.

Le lendemain avant le jour, ce bon petit vieillard du Kaiserbad était attelé à sa charrette et voiturait son fils maniaque vers la fontaine de salut. Les valets et servantes de l'auberge furent vraiment édifiés par la conduite de ce bon petit vieillard : ils lui enseignèrent son chemin et lui souhaitèrent bonne chance. Le chemin de la fontaine était la route du château de Chandor. Après une heure de mar-

che et au moment où le crépuscule blanchissait l'horizon, la charrette atteignit les grands bois du domaine de Baszin. Le vieillard quitta la grande route et poussa la charrette dans un épais fourré. Le fils infirme, recouvrant tout à coup l'agilité de son âge, sauta d'un bond sur la mousse et couvrit lui-même le double fond de la charrette, où se trouvaient deux fusils à deux coups, et deux costumes de paysans tchèques. La toilette fut faite en un clin d'œil et la petite carriole cachée sous des feuillages.

Il n'était pas trop tôt. Au lointain, on entendait déjà le son des fanfares.

Ce jour-là, M. le marquis de Lorgères entendit plusieurs coups de feu sous le couvert, pendant qu'il chassait le sanglier. Une balle siffla à son oreille, et pour qu'il eût certitude de n'avoir pas été le jouet d'une illusion, une autre balle vint se loger entre le bougran et l'étoffe de sa veste de chasse.

Mais William et Bobby l'avaient dit : la chance était contre eux. Ils furent rencontrés, reconnus, et ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs jambes. Quand ils voulurent reprendre leur charrette et leurs déguisements, ils trouvèrent la cachette ravagée. C'était un mur qui fermait désormais pour eux le chemin de la retraite, car ils ne pouvaient plus se présenter à Szeggedin.

Ils passèrent la nuit dans le bois, résolus à fuir, car leur entreprise était manquée. Ils savaient d'avance que, dès le lendemain, la nouvelle de leur présence se répandrait dans le pays avec la rapidité de la foudre. Il fallait mettre d'abord la Theiss entre eux et la croisade que leurs anciens méfaits prêchaient contre leur vie.

—Nous reviendrons plus tard ! avait dit William.

Et Bobby :

—Il y aura des heures où Lénor sera seule au château.....

En arrivant à la lisière du bois, ils virent des ombres s'agiter au bord de l'eau. Ils avaient trop présumé en comptant sur ce délai d'une nuit. Déjà la croisade était en armes.

C'étaient deux hommes résolus, d'une force peu commune et d'une agilité infatigable : jeunes tous les deux et connaissant à fond la carte du pays. Ils tinrent conseil pendant quelques minutes et se déterminèrent à prendre chasse pendant que l'obscurité pouvait protéger leur fuite ; le choix de la direction à suivre était important. Du moment que le passage de la Theiss leur était fermé, ils n'avaient plus qu'à revenir sur leurs pas, vers Szeggedin, pousser vers Kolockza et le Danube ou remonter à Czongrad, où est le pont de bateaux : ils prirent ce dernier parti et piquèrent droit au travers de la forêt. La nuit était noire et les favorisait. Vers

deux heures du matin, ils arrivèrent au pont de Czongrad, au moment où la lune, finissant son dernier quartier montrait son croissant étroit et pâle au-dessus de l'horizon. Pendant qu'ils passaient le pont solitaire, heureux déjà de ce premier succès, ils virent des barques qui remontaient rapidement le fil de l'eau ; en même temps un bruit de chevaux marchant soudainement dans la poudre arriva du bord qu'ils venaient de quitter.

—Était-ce le démon lui-même qui mettait ainsi l'ennemi sur leurs traces ?

La lune les éclairait dans ce passage découvert.

—Feu ! cria une voix qui venait de la barque la plus voisine et qu'ils reconnurent bien pour appartenir au vieux Baszin en personne.

Ils se baissèrent à propos pour éviter une volée de balles qui passa sur leurs têtes.

Les chevaux de l'autre rive prirent le galop et leur sabot résonna bientôt sur les planches du pont.

William et Bobby accélérant leur course désespérée, avaient atteint l'autre rive. Ils se jetèrent dans les moissons qui couvrent la plaine entre le Theiss et la rivière de Tur. Là, ils se blottirent comme deux perdrix dans un sillon, car l'haleine leur manquait.

La cavalcade était déjà dans la plaine et les tiges de maïs bruissaient, froissées par le passage des chevaux. Il y eut un moment où les deux fugitifs avaient des chasseurs à leur droite ou à leur gauche, par devant et par derrière.—Puis la chasse passa.—Le dernier cheval toucha du sabot la tête de William, qui retint son souffle et garda le silence,

Le cavalier était Chrétien Baszin, prince Jacobyi, qui venait d'aborder au rivage et rejoignait ses gens au galop.

—Point de quartier ! cria-t-il à ceux qui les précédaient ; les misérables ont essayé deux fois d'assassiner mon gendre ! Ils ne peuvent pas nous échapper. Ferme ! et battez bien !

Les bruits allèrent s'éloignant au nord-est, dans la direction de Tur. William et Bobby, reposés, prirent de nouveau leur course, redescendant cette fois vers le Têmeswar, dont les sauvages campagnes leur promettaient un abri presque assuré. Mais les cavaliers battaient la plaine en zigzag, et d'instant en instant, nos fugitifs étaient obligés de biaiser dans leur route. Le jour commençait à poindre quand ils passèrent la seconde rivière à gué, au-dessous du village de Ghila, situé dans une île. Il n'y avait plus d'abri désormais pour eux que dans les hautes moissons du Grand-Waraden.

Ils étaient harassés de fatigue, et il leur fallait traverser un large espace découvert. Le hasard avait éloigné d'eux la chasse pour un instant.

Il faut profiter des dernières minutes de nuit ! dit William ; un effort !

Tous deux s'élançèrent, courant en ligne directe vers les moissons. En atteignant la lisière de cet océan de verdure, ils se retournèrent afin de mesurer la distance parcourue. Personne n'était en vue : les chasseurs avaient perdu leur piste. Ils bondirent et percèrent les jeunes tiges de maïs, comme un cerf plonge dans le fourré. Quelques pas encore et ils se jetèrent, épuisés, sur le sol, collant leurs visages ardents contre la terre fraîche.

—Pour garder ma vie, je n'aurais pas pu faire un pas de plus ! dit Bobby d'une voix étouffée.

William consulta sa montre.

—Voilà onze heures que nous courons, répondit-il, et nous avons fait plus de vingt lieues.

—Aurons-nous le temps de nous reposer ?

—Le jour vient ; dès que le jour sera venu ils retrouveront la piste.

—Et tu es tranquille ! murmura Bobby.

—Parce que je suis sûr désormais de me sauver, reparti William.

—Comment cela ?

—Dans dix minutes nous pouvons être aux tombes !

—Les tombes ! s'écria Bobby, qui sauta sur ses pieds, joyeux et ne sentant plus de fatigue.

Le jour vint et les chasseurs retrouvèrent la piste. Ils galoppèrent en suivant ces traces toutes fraîches qui coupaient la plaine du Grand-Waraden. Ils étaient sûrs désormais du résultat. Pour que le chevalier Ténèbre et frère Ange, le vampire, pussent échapper, il fallait que la terre s'entr'ouvrit sous leurs pas !

Ils allèrent, ils allèrent, guidés par leur maître Jacobyi. A un certain endroit, ils trouvèrent les pistes mêlées et embrouillées comme un écheveau de fil.—Puis rien.—La terre s'était entr'ouverte, sans doute.....

XIV.—LE GRAND ET LE PETIT.

Septembre était revenu. Là-bas, à l'est de Paris, vers le confluent de la Marne et de la Seine, le soleil d'un jour orageux regardait la campagne plate, où fumaient peut-être deux ou trois usines de plus. Les trains de bois et les bateaux, chargés de barriques, descendaient tristement le fleuve, s'en allant vers ce Bercy, lugubre comme un cellier, mais qui contient pourtant, en fûts et en bouteilles, des romans, des coups d'épée, des vaudevilles ; des rendez-vous régence, des chansons en l'honneur du Dieu des bonnes gens, de la poésie enfin, soit de boudoir, soit de barrières, de l'esprit de toute qualité, des rires et des sourires, de la vieillesse pour les enfants, de la jeunesse pour les vieillards, des extravagances pour tout le monde ; de la joie, vraie ou fausse, sincère ou frelatée, de la joie pour entretenir trois cent soixante jours durant, chaque année, cette folie chronique du carnaval parisien !

Quand le soir se fit, on aurait pu encore, de la route qui borde la Seine, apercevoir des robes blanches, çà et là, groupées comme des corbeilles de fleurs, au milieu des gazons du parc de Conflans. Il y avait, comme au jour où débute notre histoire, soirée de charité chez Mgr de Quélen, et la parité complète des circonstances nous épargne toute description. C'était le même lieu de scène et à peu de chose près les mêmes personnages. L'évêque d'Herminopolis, aujourd'hui comme alors, devait prononcer une allocution familière, et la même chanteuse, oui, la même, qui avait changé de nom seulement, Mme la marquise Lénor de Lorgères, avait promis de se faire entendre au concert.

(A CONTINUER.)

LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

— C'est bien, ma bonne Clotilde, dit Raphaël à sa vieille servante qui venait de lui remettre une lettre, c'est bien ; maintenant, laissez-moi, et prévenez Marguerite que je ne tarderai pas à être auprès d'elle.

La vieille se retira lentement, et le jeune homme demeura seul.

— Qui peut m'écrire à cette heure ? pensa-t-il en jetant un regard inquiet sur la lettre qu'il froissait dans sa main.

Puis, et sans l'ouvrir, il alla s'asseoir sur un fauteuil, croisa ses bras, et sa tête sembla s'affaisser sous le poids des pensées qui l'accablaient. — Celui qui l'aurait observé en ce moment, suivi chacun de ses regards, interprété chacun de ses tressaillements, interrogé chacun de ses gestes saccadés, eût parfaitement compris qu'il se passait dans l'âme de cet homme quelque chose d'étrange et de terrible peut-être. Tout à coup il releva la tête, et passa la main sur son front pâli avec désespoir et terreur.

— Quelle destinée ! murmura-t-il ; — Ta volonté soit faite, mon Dieu, qui l'as voulu ainsi ! continuait-il d'une voix douce et résignée.

Ses yeux s'arrêtèrent alors sur la lettre qu'il avait jetée sur la table placée devant lui ; il la prit sans hésiter et en souriant d'un de ces tristes sourires dans lesquels il entre plus de larmes et d'affliction que de joie et de bonheur. — Il brisa ensuite le cachet.

— Voyons, se dit-il.

Avant d'aller plus loin, nous retracerons ici quelques événements antérieurs à cette histoire, puis nous reprendrons le récit commencé.

Il n'était bruit, vers l'année 18... , à Berlin, que d'un jeune musicien ; il avait vingt-et-un ans, venait de Salzbourg qui n'était point sa patrie, et jouait admirablement du violon ; ce qu'on savait sur lui se bornait là ; un mystère impénétrable enveloppait sa vie et sa famille, et quelque effort qu'on tentât, il était impossible de le pénétrer. — Après s'être longtemps creusé le cerveau afin de décider quel pays lui avait donné le jour, quelques-uns prétendirent que, d'après son accent, il devait être né en Saxe. — D'autres, lui trouvant la taille élancée, une certaine élégance dans la démarche, une certaine noblesse dans les manières, déclarèrent que son nom obscur en cachait un moins humble, et que le pauvre musicien de Berlin était sans doute issu d'une grande maison d'Allemagne. — D'autres encore poussèrent la folie jusqu'à soutenir qu'il était fils d'un noble baron de Weimar, ajoutant que sa passion pour la musique lui avait fait abandonner sa famille afin d'étudier, et que ces considérations l'obligeaient à tenir secret son véritable nom. — Que ces rumeurs fussent ou ne fussent point raisonnables, ce qu'il y a de positif, c'est qu'elles entourèrent le jeune artiste d'un puissant intérêt de curiosité, et contribuèrent amplement à étendre la réputation que son prodigieux talent lui avait méritée. Peu soucieux du

reste d'accréditer ou de démentir les fables qu'on s'obstinait à faire courir sur son compte, le jeune homme, ne sortait guère que deux fois la semaine et passait tout son temps à jouer du violon.

Il avait loué une maison dans une des rues les plus désertes de Berlin ; c'était là qu'il recevait ses élèves, car pour rien au monde il n'aurait consenti à donner ses leçons ailleurs que chez lui ; cette existence, fastidieuse pour tout autre, était la seule qui lui convint pourtant, et la seule qui pouvait lui convenir. — Eperdûment épris de son art, ne rêvant rien au-delà de sa chère musique, n'entrevoquant aucun autre bonheur, aucun autre amour, ne songeant même pas à la gloire, il se laissait aller au courant de cette vie monotone et la caressait avec complaisance. — Le matin, dès qu'il était levé, il courait à son violon, et ne le quittait que le soir, et encore le soir, lorsque le temps était beau, se réfugiait-il sous un bosquet perdu au milieu de longues avenues ; et là, seul avec ses inspirations, il improvisait de brillantes symphonies, musique grandiose où le génie se dévoilait à chaque phrase, perceait à chaque note ; rêves sublimes d'un enfant qui avaient eu pour interprètes quelques années plus tôt Haydn, Mozart, Beethoven ; et chaque soir aussi, une jolie main blanche entr'ouvrait doucement une fenêtre placée au-dessus du jardin, puis une jeune fille au pur visage, aux yeux tendrement azurés, écoutait, plongée dans le ravissement, ces compositions pleines d'âme et d'originalité.

Un soir, comme il se promenait selon son habitude dans le jardin, il lui sembla qu'on venait de se retirer précipitamment d'une fenêtre voisine. — Pensant qu'on s'était placé à cette fenêtre afin de l'épier et de l'écouter, il rentra chez lui. — Le lendemain, il suivit la même allée, et ne voyant personne, il alla à son bosquet et préluda. Un bruit léger arriva jusqu'à lui, il écouta et crut qu'on entr'ouvrait encore la fenêtre — Il se leva aussitôt avec colère et s'éloigna.

Quelques jours après, il aperçut à la même fenêtre comme deux formes blanches doucement inclinées en dehors, et il entendit une voix suave qui disait :

— Il ne viendra pas ce soir.

— Voyez donc le grand mal ! répondit-on.

Il retint son haleine afin de ne pas trahir sa présence, et, pour la première fois de sa vie, il pensa qu'on pouvait aimer autre chose que des cahiers de musique et un violon quelque bon qu'il fût.

(A CONTINUER.)



NOUVELLES DIVERSES.

Dernièrement, vers quatre heures de l'après-midi, un renard, qui se trouvait en captivité chez son maître, demeurant *Via salara vecchia*, près du *forum* et de la *via Bonella*, Rome, parvint à s'échapper.

Pendant quelque temps, il se promena dans les rues, serrant les maisons de près, sans attirer l'attention; mais lorsqu'il arriva à la *via del Grillo*, près du *Corre delle milizie*, un gros chien de berger des *Abbruzzes* commença à lui donner la chasse. Aussitôt, une meute de roquets et mâtins de toute espèce se joignit au lancer dans la *via Magnanapoli*, donnant pleine voix, le poursuivant autour de la *villa Aldobrandini*, au-delà du collège Irlandais, et débouchant à sa suite sur la vaste *Piazza di Monte Cavallo*.

Un Anglais sortit aussitôt d'une maison, et devenu le *huntsman*, le dirigea de son mieux dans le *bien-aller* qui eut lieu à travers la place: la foule suivit en courant; gens à pied, cavaliers, et plus de dix voitures de place, les cochers lançant leurs coursiers ventre à terre et les frappant à tour de bras, eurent bientôt conduit maître renard jusqu'au Quirinal, dont il dédaigna l'hospitalité pour s'engager dans la *via del Quirinale*; la chasse était splendide, la course furieuse, extravagante, et, pour comble, le vieux voleur de poulets avait le vent contre lui. Afin d'éviter cette chance contraire, il fit un crochet aux Quatre Fontaines et enfila une rue qui longe les jardins du Quirinal, traversant la *via Masella*, bondissant par dessus la fontaine et les lavandières qui s'y trouvaient occupées en ce moment (on peut juger des cris et du désordre!); il s'engagea hardiment dans la *via dei Due Macelli*, ayant les chiens sur ses talons, et derrière eux une foule excitée, effrénée, dont l'Anglais, au comble de la joie, tenait toujours la tête.

Tout alla bien jusqu'à l'hôtel Motaro, dont les habitants se joignirent aux chasseurs, et leur nombre devint à ce moment vraiment formidable.

Autre crochet: Au Capo le Case, l'animal revint sur ses pas dans la *via dei due Macelli*, s'élança dans la *via Mercede*, gagnant du terrain sur ses poursuivants et débouchant à la plus grande jubilation de tous dans l'immense place d'Espagne.

Là, il commença à se sentir épuisé, un lévrier français l'atteignait presque, lorsqu'il alla tomber en plein au milieu des gâteaux du pâtissier Mazarri, qui eut la présence d'esprit de fermer aussitôt bou-

rique, laissant au dehors mente et chasseurs faire un vacarme épouvantable.

De mémoire de sportman, on ne vit jamais chasse pareille. Elle avait duré cinq quarts d'heure! L'Anglais qui l'avait si brillamment conduite, et surtout les chevaux de fièvre étaient épuisés.

La police eut quelque peine à dissiper la foule immense qui occupa longtemps la *Piazza di Spagna*, et le délinquant fut rendu à son propriétaire, qui ne s'était même pas aperçu de sa disparition.

On prétend que Sa Sainteté, s'est beaucoup amusée du récit qui lui fut fait de cette course effrénée à travers les rues de la ville éternelle.

Quant au roi Victor-Emmanuel, il a perdu là une bonne occasion, mais, en ce moment il est à Naples, où il a été passer le carnaval.

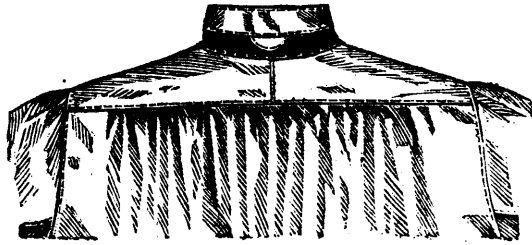
Que ne donneriez-vous belles lectrices de l'*Album* de la *Minerve* pour avoir une température comme celle dont on jouit de l'autre côté de l'Atlantique.— En France, spécialement dans les environs de Paris, nous écrit-on, les arbres sont déjà couverts de feuilles et les plantes du printemps commencent à bourgeonner, tandis que dans le centre de la France les cerisiers portent des fruits et les asperges ont fait leur apparition.— Dans les environs de Vienne les champs sont remplis de violettes, et dans l'Allemagne du Sud les gros allemands savourent leurs pots de bière au grand air.

On lit dans un journal de Paris:

« Grâce à l'hiver particulièrement clément que nous venons de traverser, nous sommes menacés cette année d'une disette de glace. Peu de personnes se rendent compte de la consommation de glace que fait Paris au cours d'une année. Elle s'élève au chiffre fabuleux de 9,624,664 kilogrammes. Il faudra donc demander à l'étranger, cette année, une partie de cette approvisionnement, car nos diverses glaciers sont en ce moment pour la plupart épuisés. On évalue à près d'un million de francs la somme que nécessitera cette importation. La glace, qui se vend à raison de 20 centimes le kilogramme, représente, pour Paris seul, un commerce de 2 millions de francs. Avec les frais d'importation, le prix en sera presque doublé cette année. »



1



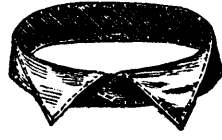
2



3



4



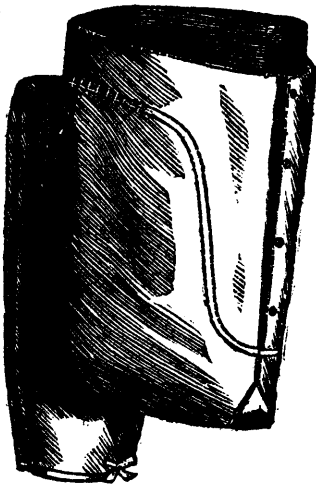
5



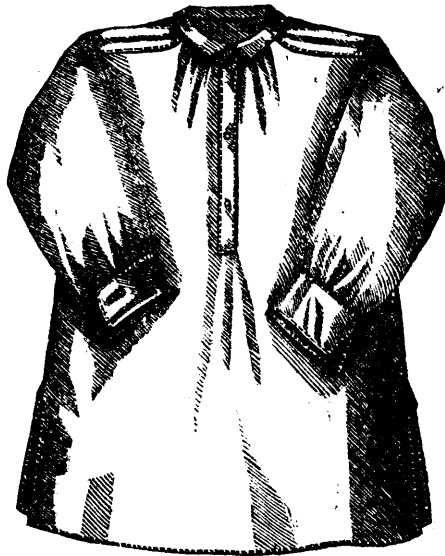
6



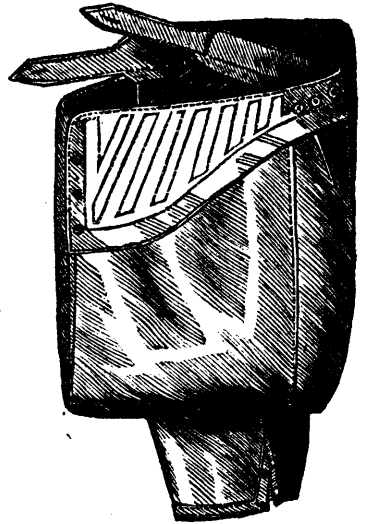
7



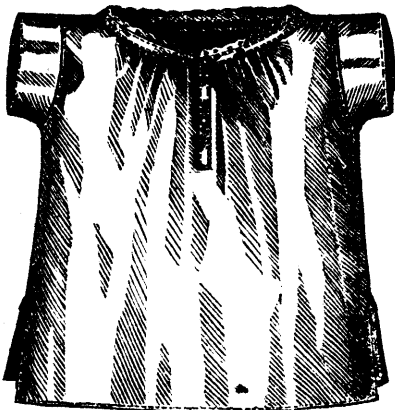
8



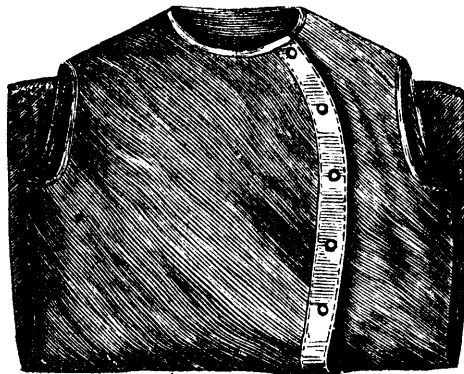
9



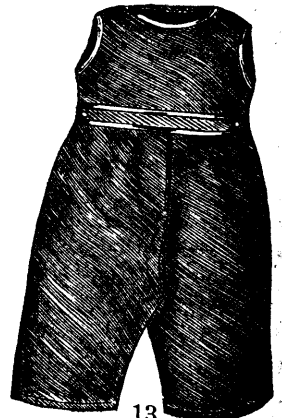
10



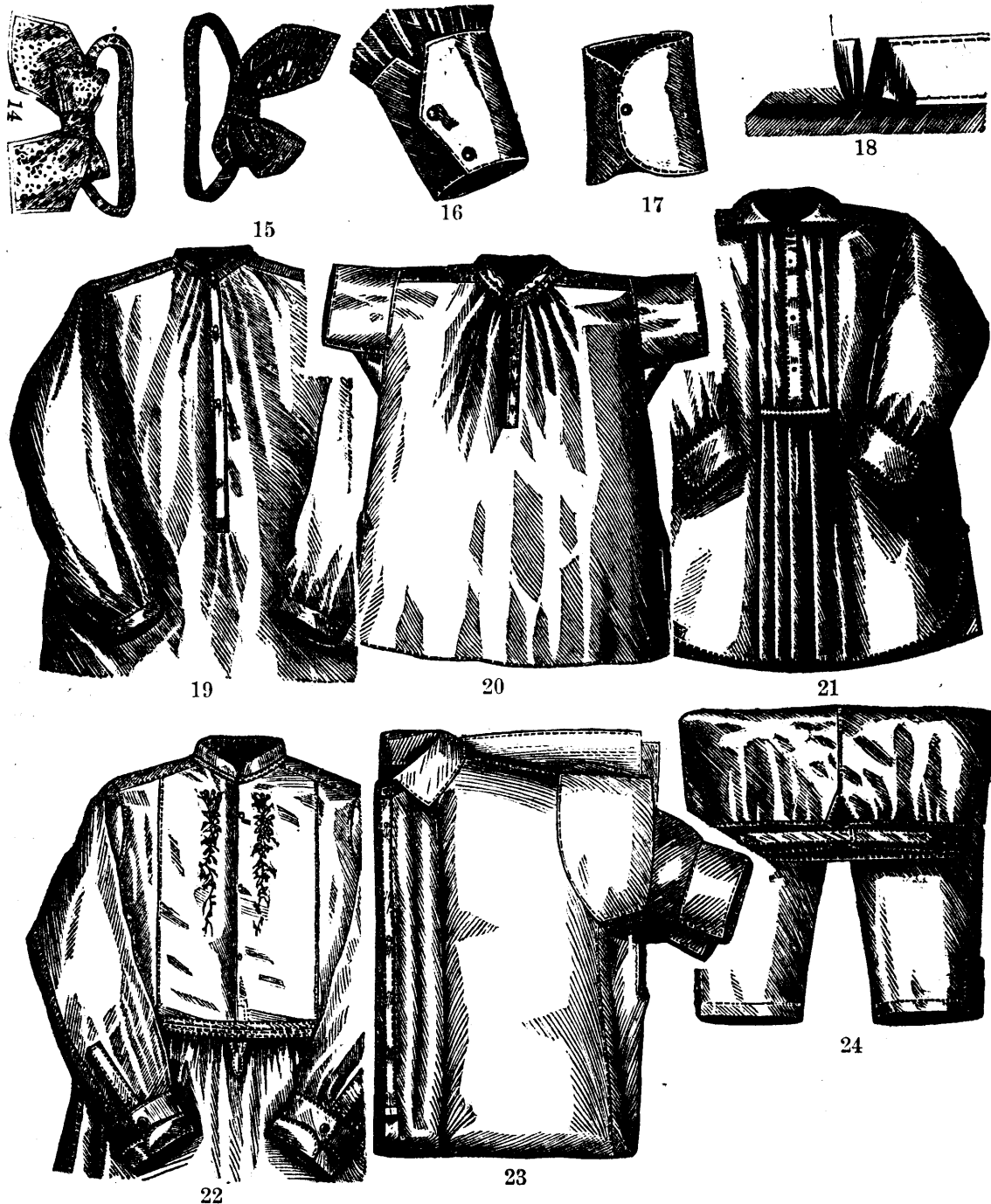
11



12



13



EXPLICATIONS.

PAGES DES DESSINS ET FIL DES PATRONS.

Linge pour hommes et petits garçons.

Par les dessins 1 à 24 nous donnons des modèles d'objets de lingerie pour hommes et petits garçons, de la meilleure coupe et de la dernière nouveauté, accompagnés de nombreux patrons. Comme il nous manque la place pour faire une explication très détaillée de chaque objet, je vais, dans ce qui suit donner les indications indispensables en renvoyant, pour le reste, mes lectrices à nos dessins et patrons et à une chemise ou un pantalon de leur mari ou de leurs fils,

Pour commencer, parlons d'une *chemise de jour pour homme*, et examinons les dessins 1 et 3 et le patron qui comprend les figures de 28 à 34.

Pour faire une chemise de jour pour homme, on emploie ordinairement $2\frac{1}{2}$ verges de toile ou de percale, $\frac{3}{4}$ de verge de toile très fine pour le plastron, le col et les manchettes ; on coupera, d'après la fig. 29 le dos du corps de la chemise auquel on donnera 1 v. de longueur ; il se fait de la largeur entière de l'étoffe ; le devant, fig. 28 n'a que 26 pcs. de largeur et 1 v. de longueur ; il doit être arrondi du bas ainsi que le montre le dessin 22. Le devant se fait plus court et moins large pour ne pas gêner ; les bandes droit fil qui tombent de la lisière peuvent s'employer pour les manches, pour

doublure de manchette, etc. On fait les coutures de côté en laissant une fente, longue de 9 pcs. depuis le bord inférieur du dos ; on ourle les bords inférieurs et on pose au haut de la fente une pointe coupée en triangle. Pour les deux pointes d'une chemise on emploie un carré de 3 pcs., on le plie en pointe de fichu et on le coupe d'une angle à l'autre. On replie les bords droit fil de ces triangles et on les fixe dans la fente par une couture au surjet, de 1 pouce de longueur. Le côté en biais de ce triangle se plie sur l'envers de la chemise et se fixe par un ourlet.

On dispose en fronce le bord supérieur du dos, de façon qu'il reste de chaque côté un espace de $4\frac{1}{2}$ pcs. non froncé, voir le dessin 2, on monte le dos à la pièce d'épaule que l'on coupera sur la fig. 30.

On pose le bord *E-F* du patron sur le droit fil de travers de l'étoffe ; la pièce d'épaule sera doublée, on coupera donc le morceau d'après notre fig. 30. Le dessus de la pièce est piqué sur le bord supérieur du dos de la chemise depuis l'entournure jusqu'au commencement des fronces ; les fronces s'y fixent à points à ourlet. Avant de monter le devant de la chemise à la pièce d'épaule, on y pose le plastron. La mode du moment veut le devant plat, carré voir le dessin 31, ou en cœur (voir le dessin 1), sans plis en toile ou batiste très fines et sans autre ornement qu'une broderie au passe très fine, en forme de guirlande ou de bouquets, ou comme encadrement des boutons ; ces devants plats doivent être doublés d'une grosse toile, servant de soutien au dessus en toile fine. Les lignes *H, A, D* de la fig. 28 en donnent le patron. Quand le plastron est ainsi préparé, on enlève du devant du corps de la chemise l'étoffe depuis *D*, jusqu'au point, et depuis *A*, jusqu'au point. On dispose en un pli ou on fronce le bord du devant du corps de la chemise depuis le point jusqu'au milieu, on divise bien régulièrement ces fronces en mesurant la largeur de la chemisette. Après avoir cousu le plastron au corps de la chemise depuis *A*, jusqu'au point, on cache la jointure du pli ou des fronces sous une bande droit fil d'environ $4\frac{2}{3}$ ligs. de largeur. L'échancrure du haut du plastron devra se faire en essayant la chemise ; sa forme dépend du cou plus ou moins long de l'homme auquel la chemise est destinée. Le bord supérieur du devant du corps de la chemise est monté à plat à la pièce d'épaule.

La manchette se coupera sur la fig. 53 du patron et de la manière représentée par la fig. 24, la toile en 28 pcs. de largeur étant trop étroite pour y couper les deux manches de la manière indiquée par la fig. 25, qui est la plus simple.

La fig. 24 représente un morceau de toile de 22 pcs. de longueur et de largeur entière de l'étoffe, complété par une bande de toile de $4\frac{1}{2}$ pcs. de largeur, de même longueur et coupée dans le même sens que le grand morceau. On coud la bande entre les deux lisières en faisant l'une des coutures à l'endroit l'autre à l'envers, ce qui est indispensable pour former une manche droite. On pose le morceau de toile de telle sorte que le milieu de la bande repose, dans toute sa longueur, sur la brisure du milieu du grand morceau, et on coupe les deux manches en suivant la ligne pointée, allant en biais d'une couture à l'autre. La moitié de la manche, où se trouve la couture, sera cousue au dos du corps de la chemise. Dans cette même moitié, à 3 pcs. de distance de la couture on coupe une fente de 4 pcs. de longueur, que l'on pourvoit sur le bord le plus rapproché de la ceinture, d'une bande de 9 lignes de largeur, ourlée en dessous du bord et servant de soutien à un bouton (voir le dessin 22). Le bord opposé de la fente sera muni d'une bande de 22 ligs. de largeur, piquée au bord, repliée et ourlée sur l'envers. Un double rang de piqûres consolide le bas de la fente. On fronce le bord inférieur de la manche de telle sorte que le reste de chaque côté du bord de la fente un espace de 2 pcs. non froncés.

La fig. 25 représente la seconde manière de couper dans un seul morceau les deux manches d'une chemise en toile de 28 pcs. de large cette dernière peut s'employer pour les manches, fig. 54, pour jeune garçon de 12 à 15

ans ; en étoffe plus large, on pourra aussi couper de cette manière, les manches pour chemise d'homme. On coud ensemble les deux lisières jusqu'à moitié de la longueur ; on retourne la toile et l'on fait à l'endroit la seconde moitié de cette couture ; on obtient ainsi une couture faite à moitié à l'envers, à moitié à l'endroit : c'est indispensable pour former une manche gauche et une manche droite.

On pose le morceau de toile de manière à ce que la couture repose, dans toute sa longueur, sur la brisure du milieu de l'étoffe ; on pose dessus le patron et on coupe en biais suivant la ligne pointée, de la fig. 25. Le bord supérieur des manches doit être arrondi. En ce qui regarde le bas de la manche, je renvoie mes lectrices à la description ci-dessus. La manchette est toujours double ; on emploie pour la doublure une toile plus grosse que celle du dessus ; en coupant la manchette droite ou arrondie (voir les dessins ; 3, 22, et 21), on devra observer que le fil en longueur de la toile, doit être en travers de la manchette. Après avoir piqué l'un sur l'autre doublure et dessus aux bords de côté et devant, on la retourne de façon que les remplis se trouvent à l'intérieur ; puis on pique une deuxième fois. Le dessus de la manchette est piqué sur la partie non froncée du bas de la manche ; sur les fronces elle est ourlée. La mode exige deux boutons assez grande pour laisser passer un double bouton. La manche se monte en l'entournure par une double couture plate : elle sera légèrement soutenue, et si elle est bien plus large que l'entournure on la dispose en fronce au milieu, à la partie qui se coud entre le dessus et le dessous de la pièce d'épaule. Le tour de cou se fait en étoffe double d'une bande droit fil l'égèrement arrondie du bord inférieur vers le devant ; le col se coupe toujours en étoffe double, sur un de nos patrons. Pour chemise à faux col, le tour de cou sera pourvu d'un bouton au milieu derrière correspondant avec une boutonnière au milieu du col ; un double bouton prendra dans les deux boutonnières du devant du tour du cou ainsi que dans les deux boutonnières du col et fixera l'un sur l'autre les deux parties. Les chemises de jour pour jeune et petit garçons se feront exactement comme celles des hommes ; nos patrons en donnent la grandeur.

Les chemises de nuits ordinaires (voir les fig. 11 à 14) se font de morceaux droit fil ; en ayant désigné la grandeur exacte et ayant montré par les petits dessins, fig. 11 à 14, la manière dont on doit assembler les différentes parties, je crois suffisants les quelques renseignements suivants. On coupe pour le corps de la chemise un morceau de toile de double la longueur du corps, on échancre l'entournure, on fait les coutures de côté en laissant la fente du bas que l'on consolide.

On marque le milieu de la pièce d'épaule (*b-a-g*) en tirant un fil dans le sens de la longueur du morceau. On bâtit la pièce d'épaule sur le corps de la chemise en posant l'un sur l'autre les deux fils tirés ; on la fixe par une piqûre faite à 2 ou 3 fils des bords extérieurs (*i-h-g*) de la pièce d'épaule. On ne la pique pas au bord du côté de l'entournure (*i-h*), mais au milieu sur le fil tiré depuis *b* jusqu'à *a*. Ayant ainsi fixé la pièce d'épaule, on fait une fente depuis *g* jusqu'à *a* sur les fils tirés et on pose entre le dessus de l'épaule les bords *g-a-k* de la pointe de l'épaule. On replie la pointe sur la ligne *g-k* et on l'ourle sur l'envers de la chemise. L'ayant ainsi fixée, on la coupe en deux sur la ligne *g-k*, on dispose en fronces le bord biaisé du dessus et du dessous et en montant le col, on fixe les fronces du dessus, au-dessus du col, et les fronces du dessous, à la doublure du col. On règle l'échancrure du devant sur la taille de la personne à laquelle la chemise est destinée, elle a ordinairement de 2 à 4 cent de hauteur. Le dos ne s'échancre que très peu, on dispose en fronces toute l'échancrure et on la monte au col en étoffe double. Les manches des chemises de nuit se font ordinairement plus amples du bas que celles des chemises de jour. Les chemises de jour et de nuits pour petits garçons se font exactement comme les chemises de nuits simples pour hommes,

4 ET 5, 6 ET 7. QUATRE FAUX-COLS.

I. FAUX COLS, DESSINS, 4, 5, 6 et 7.

- Fig. 1.—Moitié du col à revers 4.
- " 2.—Moitié du col montant, dessin 6.
- " 3.—Moitié du faux col de la chemise, dessin 7.

Le dessus et la doublure des cols à revers doivent être de toile fine, on posera entre les deux une couche de grosse toile. Pour faire le col du dessin 5, on n'aura qu'à varier la forme des revers; si l'on veut se servir de ces patrons pour cols de jeune ou de petit garçon, on n'aura qu'à les faire plus étroits de quelques lignes au milieu derrière. (Voir l'article "Linges pour hommes.")

23 ET 18. CHEMISE DE NUIT POUR HOMME.

X. CHEMISE DE NUIT POUR HOMME.

- Fig. 35.—Devant et dos du corps de la chemise,
- " 36.—Pièce d'épaule,
- " 37.—Col.

La manchette est droit fil: elle a 2½ pcs. de hauteur sur 10½ pcs. de largeur. Le bord du côté droit de la fente devant (Voir le dessin 18) se replie sur l'endroit de la chemise et forme un ourlet piqué de 5 lignes muni de boutons; le bord du côté gauche se replie également sur l'endroit (croix et point 1) et forme le pli du milieu pourvu de boutonnières, le bord inférieur de la fente coupée depuis le milieu jusqu'au point 4 se dispose en un pli creux [croix et point 4]. On ne fronce pas l'encolure du devant, mais on la dispose en un pli (croix et point 2). La manche se coupe sur la fig. 52. [Voir l'article "Linge pour homme."]

8. CALEÇON POUR JEUNE GARÇON.

XI. CALEÇON POUR JEUNE GARÇON.

- Fig. 38.—Devant et dos du pantalon,
- " 39.—Passe,
- " 40.—Pointe.

On peut faire ce caleçon, en toile, en percale ou en flanelle fine. Après avoir coupé les deux moitiés du pantalon, on pose la brisure droit fil de l'étoffe sur la ligne du milieu du patron et on échancre le devant suivant la ligne marquée; à cet effet, on fait dans chaque jambe la couture *a* jusqu'au bord inférieur, on réunit les deux moitiés par la petite couture *V-Z*, que l'on exécute de manière que le bord du devant gauche soit superposé de 5 lignes sur le devant droit et par la plus longue couture, depuis le bord supérieur jusqu'à *Y*. Dans l'intervalle depuis *Y* jusqu'à *a* on coud la pointe fig. 40, en rapprochant les chiffres pareils. *L'a* avec étoile se fixe dans la seconde jambe à la place marquée *a*. On coupe en flanelle ou en toile la passe fig. 39, que l'on pique en dessous du bord supérieur du caleçon: elle reste fendue derrière et on la pourvoit d'œilletons dans lesquels on noue un lacet qui la serre plus ou moins. Le bord du devant gauche se pourvoit de 4 boutonnières, le bord du côté droit sera muni de 4 boutons. On laissera fendu le bas du caleçon, auquel on donne la longueur nécessaire.

10. CALEÇON POUR HOMME.

XII. CALEÇON POUR HOMME, DESSIN 10.

- Fig. 41.—Devant et dos du pantalon.
- " 42.—Passe.

Notre modèle est en toile et orné de piqures à la machine en coton rouge. On coupe séparément le devant et le dos du caleçon; on fait au dos la pince *K*, on réunit dos et devant par les coutures *b-c* et *e-f*; on laisse une fente depuis *c* jusqu'à *d* et on la borde de bandes à boutons et à boutonnières; on pourvoit le bord inférieur d'un ruban piqué sur l'endroit de la toile; on réunit les deux jambes par la couture *l-f-i*; on borde d'un petit ourlet la fente *l-g* et on en pique un ruban en dessous du bord devant *h-i*. La passe coupée en percale ou en piqué un peu fort et en doublure, et piqué à la machine à coudre, sera pourvue sur sa moitié gauche d'une fente bordée d'un poids de cordonnet serré, rouge, qui sert à laisser passer la pointe de la (passe du côté droit. Voir

le dessin 24.) La fente, les boutons et les boutonnières se trouvent marqués sur le patron.

1 ET 3. DEUX CHEMISES DE JOUR POUR MONSIEUR.

IX. CHEMISE DE JOUR POUR HOMME.

- Fig. 28.—Devant du corps de la chemise,
- " 29.—Dos du corps de la chemise,
- " 30.—Pièce d'épaule,
- " 31.—Tour du cou,
- " 32.—Col,
- " 33.—Manchette,
- " 34.—Patte à boutonnière.

La chemise rayée est en percale blanche à rayures noires; ces chemises se portent le matin et avec cravate de couleur; on les fait aussi en toile écrue; le plastron de notre modèle est arrondi des côtés, la ligne se trouve marquée sur le patron. La chemise du dessin 3 en toile blanche, montre des boutonnières ornées d'une broderie fine; les patrons de la manchette et de la manche se trouvent sous la fig. 6.

14 ET 15. CRAVATES POUR MONSIEUR.

La cravate du dessin 14 peut se faire en percale, en grenadine ou en taffetas coupés en biais. Les coques et le pan emploient chacun 6 pcs. d'étoffe. Le tour de cou doit être doublé d'une étoffe ferme; un des bouts est fixé en dessous du nœud, l'autre bout est pourvu d'un œillet en élastique qui prend autour un bouton cousu sur l'envers du nœud. La cravate du dessin 15 ferme de la même manière; elle est en foulard blanc en bois noirs. Les coques ont 4½ pcs., les pans 6 pcs. de longueur.

22 ET 2. CHEMISE DE JOUR POUR JEUNE GARÇON.

III. CHEMISE POUR JEUNE GARÇON, DESSIN 2.

- Fig. 7.—Pièce d'épaule.
- " 8.—Tour du cou.
- " 9.—Col montant.
- " 10.—Manchette.

XV. DEUX CHEMISES DE JOUR POUR PETITS GARÇONS, DESSIN 22. (Voir, aussi le patron de Fig. 7 à 10.)

- Fig. 49.—Devant et dos du corps de la chemise.
- " 50.—Pièce d'épaule.
- " 51.—Tour du cou.

Le patron indique les lignes pour chemise de garçon de 8 à 12, et pour chemise de garçon de 12 à 15 ans; les mots explicatifs et les renseignements donnés dans l'article "Linge pour homme" nous dispensent de description détaillée. Les fig. 50 et 51, et la manche fig. 55, accompagnent la petite chemise; les fig. 6 et 10 et sont destinées pour la plus grande des deux chemises; on fera à volonté des deux plastron carré ou arrondi, et un col de chemise ou un faux col. Le dessin 2 montre le dos d'un faux-col avec petite patte arrondie destinée à retenir la cravate pour l'empêcher de glisser.

19 CHEMISE DE NUIT POUR JEUNE GARÇON.

IV. MANIÈRE DE COUPER LA CHEMISE DE NUIT, DESSIN 19.

- Fig. 11.—Corps de la chemise.
- " 12.—Pièce d'épaule.
- " 13.—Pointe d'épaule.
- " 14.—Manche.

L'encolure et les poignets se font d'une bande droit fil; les mesures de la chemise sont marquées sur le patron, l'article "Linge pour homme" donne les renseignements pour la coudre.

12. GILET DE FLANELLE POUR HOMME.

VIII. PATRON EN GRANDEUR RÉDUITE DE LA VESTE EN FLANELLE, DESSIN 12.

Fig. 26.— et 27.

XIII. VESTE DE DESSUS EN FLANELLE POUR HOMME, DESSIN 12.

- Fig. 43.—Devant.
- " 44.—Dos.

Notre modèle est coupé dans un seul morceau. Pour éviter les replis, nous avons coupé en deux le patron : on devra donc fixer l'une sur l'autre les lignes o avant de couper l'étoffe. Le devant droit rabat sur le côté gauche ; on coupera le devant gauche seulement jusqu'à la ligne marquée de boutonnières. Un biais de flanelle piqué en dessous des bords sert de soutien aux boutons et aux boutonnières ; on borde l'encolure et l'entourure d'un ruban, piqué sur l'envers de la flanelle.

21. CHEMISE DE JOUR POUR PETIT GARÇON DE 6 A 8 ANS.

XIV. CHEMISE DE JOUR POUR PETIT GARÇON, DESSIN 21.

Fig. 45.—Devant et dos du corps de la chemise. } -X-X-

- " 46.—Pièce d'épaule,
- " 47.—Tour du cou.
- " 48.—Col.

Cette chemise est en toile, les plis du devant se font dans le même morceau que le corps de la chemise, ils sont indiqués sur notre patron par des croix et des points, marqués de chiffres pareils. La manche se coupera sur la fig. 56 et la manchette sur la ligne marquée à cet effet sur la fig. 6.

9. CHEMISE DE NUIT POUR PETIT GARÇON DE 6 A 8 ANS.

Le corps de la chemise à 26 pcs. de longueur sur 18 d'ampleur ; la pièce d'épaule a 5 pcs. sur 3, elle est arrondie vers l'encolure, la pointe d'épaule est un carré de 2 pcs. Les manches se coupent sur le patron des fig. 56 ou 55 et les manchettes sur la fig. 5.

24. CALEÇON POUR PETIT GARÇON DE 9 A 11 ANS.

XVII. CALÇON POUR PETIT GARÇON DESSIN 24.

Fig. 57.—Devant et dos du caleçon. } ---|---|---|

" 58.—Passe.

Après avoir coupé les deux jambes sur la fig. 57, en posant la brisure droit fil sur la ligne marqué de milieu du patron, on réunit dos et devant de chaque jambe par la couture 18—19, on borde la fente de côté d'une bande à boutons et à boutonnières et on joint les deux jambes par la couture 16—19—17. On pourvoit les bords 15—17 d'un ruban piqué en dessous, on fronce légèrement le bord supérieur et on le monte entre le dessus et le dessous de la passe, que l'on pourvoit d'une fente, de boutons et de boutonnières, comme celle du dessin 6.

16 ET 17. DEUX MANCHETTES.

II. MANCHETTE POUR CHEMISES D'HOMMES. DESSIN, 16 ET 17.

Fig. 4.—Moitié des manchettes des dessins 16 17. } ---

" 5.—Moitié de la manchette, dessin 9. } ---

" 6.—Moitié des manchettes des dessins 3 et 21. } ---

Ces manchettes se portent avec chemise pourvu d'un large poignet ; elles ont l'avantage de pouvoir mettre le bord indifféremment devant ou derrière. Elles ont deux boutonnières et le grand bouton qui les ferme, les fixe en même temps au poignet de la chemise.

20. CHEMISE POUR PETIT GARÇON DE 3 A 5 ANS.

V. MANIERE DE COUPER LA CHEMISE POUR PETIT GARÇON DU DESSIN 20.

- Fig. 15.—Corps de la chemise. }
- " 16.—Pointe du bas. }
- " 17.—Pince de l'épaule. }
- " 18.—Pointe d'épaule. }
- " 19.—Manche. }
- " 20.—Pointe de la manche. }

Fig. 15 à 20.

Les mesures se trouvent marquées sur le patron et l'article «Linge pour homme» contient les renseignements pour coudre cette chemise. L'encolure se borde d'une bande festonnée ; on peut aussi faire de longues manches à cette chemise.

11. CHEMISE POUR PETIT GARÇON DE 2 A 4 ANS.

VI. MANIERE DE COUPER LA CHEMISE POUR PETIT GARÇON DU DESSIN 11.

- Fig. 21.—Corps de la chemise. }
- " 22.—Pointe du bas. }
- " 23.—Manche. }

Fig. 21 à 23.

Les mesures se trouvent marquées sur le patron. L'encolure est bordée d'une bande festonnée.

13. PANTALON AVEC CORSET POUR PETIT GARÇON DE 1 A 3 ANS.

XVII. CALEÇON AVEC CORSET POUR PETIT GARÇON. DESSIN 13.

Fig. 59.—Devant et dos du caleçon (29 à 26) } ---|---|---|

" 60.—Devant et dos du corset (27 à 30.) }

Notre petit modèle est en flanelle et se met en dessous de la chemise sur la peau de l'enfant. Il est spécialement à recommander pour petit enfant inclinant aux coliques. Notre modèle ferme derrière ; le bord du corset est bordé d'une bande en flanelle pourvue de boutons correspondants avec des boutonnières faites dans la ceinture du pantalon. Si le petit garçon porte un costume écossais avec jupes plissée, on fera le pantalon moins long. On réunit les deux jambes par les coutures 22—23— et 24—26.

VII. DEUX MANIERES DE COUPER LES MANCHES POUR CHEMISE D'HOMME.

Fig. 24.—Manche avec longue pointe.

" 25.—Manche avec pointe courte.

XVI. PLUSIEURS PATRONS DE MANCHES.

Fig. 52.—Manche de la chemise de nuit, Dessin 23,

" 53.—Manche de la chemise du jour,

" 54.— " pour jeune garçon

dessin 1 et 3.

de 12 à 15 ans.

" 55.— " Pour petit garçon de

8 et 12 ans, Dessin 22.

" 56.— " Pour petit garçon de

6 à 8 ans (t, ✱)



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Il est prudent de vacciner les enfants de bonne heure.

Ile—E prudent—deux vac—six nez—les enfants deux bonnes—heure.

RÉBUS.

